



SOUS LES PALMIERS *de* FIGUEROA STREET

Frédéric Polizine



Frédéric Polizine

Sous les palmiers de Figueroa Street

© Frédéric Polizine, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9725-4

Couverture : Eltan Phototherapy

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Manna-hata – Wayne (2017)

« *Choisis bien tes mots, car ce sont eux qui créent le monde qui t'entoure* »
(Proverbe navajo)

Wayne fixa du regard la silhouette de verre et de béton qui s'étendait à perte de vue et dessinait un horizon d'or et d'argent. Les perles scintillaient au gré des variations de température et l'intermittence de leur éclat offrait au panorama un air de guirlande électrique géante. Une ville à jamais debout.

Au moment où il porta son verre de bourbon à hauteur des yeux, comme pour observer les vestiges de l'île de *Manna-hata* à travers le prisme ambré de l'alcool mélangé au cristal martelé, les premières notes de piano mélancoliques de *Ruby, My Dear* s'échappèrent du fond de la salle avec langueur.

À l'intérieur, les deux musiciens blancs à la tête d'un quartet de jazz amateur se prenaient pour Monk et Coltrane, mais leur interprétation – un peu trop lisse au goût de Wayne – ne tourna jamais au désastre. Et d'ailleurs, la qualité de leur *playlist* révélait la raison secondaire de sa présence ce soir-là. L'ambiance lui rappela un lieu que, trop jeune, il n'avait pu connaître, le *Five Spot Café*. Mais il devina tout de même sa silhouette spectrale qui dépassait d'une canopée, à quelques dizaines de mètres sous le débord du *rooftop*. La clameur mécanique des taxis qui circulaient encore à cette heure avancée de la nuit s'éleva d'un bloc jusqu'au vingt et unième étage.

Un avion fendit le ciel et s'engouffra peu à peu dans l'obscurité, à la manière de l'Oiseau-tonnerre de Kayenta, dévoré par la noirceur d'âme de l'immense étendue new-yorkaise. Il laissa son esprit dériver jusqu'à ce bon vieux Hok'ee.

Un vent issu de l'East River venait de se lever sur la ville. Malgré la fraîcheur

automnale, Wayne retira sa veste et la déposa, repliée avec scrupule, sur le siège d'un fauteuil. Il demeura ainsi, de longues minutes durant, appuyé contre la rambarde du garde-corps translucide de la terrasse, pendant que la plupart des clients de l'hôtel se massaient à l'intérieur du *penthouse*.

Son esprit, embrumé par les vapeurs d'alcool, divaguait vers les dernières heures passées au cœur de Manhattan. À présent, il cherchait à savoir quelles variables incontrôlées venaient de précipiter son existence au milieu du chaos.

Un sourire béat se dessina sur ses lèvres. Le quartet jazzy entama l'escalade chromatique du *So What* de Miles Davis, ce qui fit baisser d'un ton les conversations. *Wayne, Bon dieu, qu'est-ce qui avait bien pu foirer pour que tu côtoies en solitaire cette foule bigarrée au sommet d'un bel hôtel comme celui-ci, à deux pas de l'appartement ? La qualité de la musique, peut-être ?*

Mais son rictus éméché s'estompa pour laisser place à une profonde tristesse, de la même manière que l'on émergeait d'un rêve plaisant pour replonger dans l'horreur du quotidien. En réalité, son besoin de prendre de la hauteur vis-à-vis des derniers *événements* – il ressassait ce drame sous la forme d'un bien charmant euphémisme – motiva sa montée. Avec comme impératif : embrasser du regard cette ville si souvent arpentée au cours de sa carrière.

Prendre de la hauteur.

Dans la foule qui se pressait autour du quartet amateur, cocktail *South Side* sans alcool à la main, une jeune femme souriante leva les yeux de son verre. Elle ne répliqua pas à la conversation en cours avec sa colocataire et observa avec attention le petit manège d'un type qui faisait bande à part sur la terrasse.

Dès le lendemain, l'étudiante au carré court et à la frange auburn – venue sans détour de son Arkansas natal – s'épancherait dans la presse. Elle y relaterait sa première rencontre avec Wayne, dans l'ascenseur, où ses regards insistants sur les invités lui paraissaient alors tout à fait déplacés. Après quoi, elle évoquerait

le souvenir flou d'une silhouette qui s'agitait sur la terrasse. La jeune femme avouerait s'interroger encore sur la qualité de cet homme : un rat d'hôtel qui tentait d'échapper aux clients qu'il venait de dépouiller ? Ou bien ce sans-domicile, quelque peu ivre, croisé plus tôt dans Cooper Square ? Mais lorsqu'un journaliste lui demanderait ce qui pouvait bien suggérer que cet homme soigné et vêtu de manière élégante ne mérite d'autres titres que cambrioleur ou marginal, elle répondrait – un tantinet hésitante – que l'idée qu'un homme de couleur pût accéder à la liste des invités ne lui traversa jamais l'esprit.

Ce n'est que lorsque Wayne déposa son verre de bourbon à même le sol et enjamba le garde-corps, que le sourire de la jeune femme s'effaça de son visage. Et dévoila à la place un rictus d'effroi.

L'homme ne se trouvait déjà plus sur l'avant-toit du *rooftop*. Déterminé, il se jeta dans le vide, sans l'ombre d'une hésitation. Une violente bourrasque emporta sa belle veste italienne, qui roula sur le sol avant de s'envoler avec la légèreté d'un linceul.

À l'approche de l'impact sur le béton du toit-terrasse du *brownstone* qui jouxtait le 25 Cooper Square – alors que les vingt-et-un étages défilaient devant ses yeux –, il déroula le fil de la pelote dans l'espoir insensé de comprendre comment il avait bien pu *merder* à ce point.

Et, tandis que se profilait le moment de l'impact qui le propulserait à jamais dans le néant, ses dernières pensées convergèrent vers Ruby.

Pas celle du titre de Thelonious Monk

Sa Ruby.

PREMIERE PARTIE

Figueroa St. – Ruby (2002)

*She hangs around the boulevard
She's a local girl with local scars
She got home late, she got home late
She drank so hard the bottle ached*
(Beth Hart, LA Song)

Un linceul ténébreux recouvrait la ville lorsque Ruby Miller déambula sur Figueroa Street, à l'angle de la West 97th Street, juste en face de la *Mark Twain Branch Library*. Bien des années plus tard, elle décèlerait les signes du destin tapis dans l'ombre du bâtiment.

Parfois, Ruby y prenait ses pauses, un livre à la main, à l'abri des agressions extérieures. Elle trouvait en ce lieu silencieux une sorte d'église laïque. À ses yeux, sa sérénité s'avérait nécessaire afin de porter son fardeau quotidien. Là-bas, malgré quelques regards suspicieux de salariés qui, sans doute, l'apercevaient parfois plus haut dans la rue, elle ne croisait jamais ni client ni employeur. Les types qui débarquaient à Figueroa n'y venaient pas pour perdre leur temps dans les rayons d'une bibliothèque. Cela se saurait.

Ici, elle découvrit autrefois l'histoire du gouverneur mexicain José María Figueroa, celui qui donnait son nom à la rue dont elle arpentait chaque jour les trottoirs. Une figure publique qui s'opposa jadis aux méthodes coloniales de son époque afin de réserver des terres pour les Premières Nations. Tandis que les autres concessions d'Alta California se transformaient en *ranchos*, dominés par les soldats loyalistes qui employaient des autochtones. Et – chose singulière –

son *Manifesto*, dans lequel Figueroa détaillait ses méthodes et ses aspirations, constitua le premier ouvrage imprimé publié en Californie. Les livres, toujours les livres. Manière de laisser une trace de son existence et permettre à sa pensée de s’immiscer dans celle des autres. Jusqu’à la fin des temps.

Ruby imaginait le fantôme du gouverneur errer dans la bibliothèque. Et n’était la caresse de son spectre, quel trouble déclenchait ces frissons, lorsqu’elle parcourait les rayonnages consacrés à l’histoire de la ville ? Si LA possédait bien une âme, la *MTBL* ne s’avérait peut-être pas hantée. Mais nul doute que le lieu se montrait aussi *habité* que Beth Hart lors de ses concerts.

Une grande partie de Figueroa Street – cette artère sans fin qui, des miles durant, reliait (depuis le sud) le quartier hispanique de Wilmington à celui, embourgeoisé, d’Eagle Rock (au nord-est de la ville) – se noyait dans l’obscurité. Les réverbères éteints se confondaient ainsi avec les silhouettes des *Washingtonias robusta*. À un point tel que vous auriez peiné à distinguer les palmiers longilignes de l’éclairage défaillant. Seule une lueur orangée provenait d’au-delà de la ville et nappait les façades d’immeubles d’un ton pastel d’apocalypse.

En ce début septembre, un incendie de grande ampleur ravageait Bichota Mesa – « le plateau de la grande dame » –, le long de la State Route 39 qui serpentait au cœur de la forêt nationale d’Angeles. Les cendres de l’incendie se répandaient au-dessus de la Cité des Anges, poussées par de violents vents de Santa Ana – chauds et secs – descendus du nord-est de la Californie.

Toutes les conditions s’unirent, cet été-là, pour que le feu se propage avec une grande célérité. Vent tempétueux, végétation desséchée, interminable canicule, terrain accidenté. Sans compter les huit mille puits de pétrole présents dans le comté qui, en distillant dioxyde de carbone et méthane dans l’atmosphère, ne se contentaient pas de jouer aux figurants dans le grand *show* du changement climatique.

Quant aux nombreux randonneurs qui profitaient du week-end pour visiter des forêts du comté, il ne leur restait plus que leurs yeux pour pleurer et quelques photos numériques prises peu de temps avant la destruction.

L'air, d'une désespérante siccité, rendait cette période estivale propice à l'arrivée de barjots en tous genres. De fait, malgré la série de meurtres rituels qui affligeaient depuis peu la sororité noire locale, la plupart des filles qui racolaient au beau milieu du bitume, peu importaient leurs origines, s'avéraient assez indifférentes. Cependant, la disparition inexplicquée d'une des amies de trottoir de Ruby – prénommée Sapphire – suscitait bien des inquiétudes.

Elles n'ignoraient pas les risques du métier. Et à l'instar des Mohawks – qui s'imposèrent chez les Blancs en construisant leurs écrasants gratte-ciel –, elles ne bénéficiaient pas plus d'immunité face aux satyres que ces travailleurs du firmament témoignaient d'une tolérance au vertige. Vous ne naissez pas pute : vous le devenez, comme dirait l'autre. Enfin, ça n'était pas vraiment la citation d'origine, songea Ruby. Mais elle s'en rapprochait. Tout dépendait de l'époque et du contexte. Et une certitude régnait ici-bas : pour des raisons qui lui échappèrent en premier lieu, mais qu'elle finit par comprendre après force lectures, la plupart des sociétés humaines traitaient toujours la femme en inférieure. Seuls des tordus comme son « Pops » pouvaient s'imaginer le contraire. En tout cas, ce bon pasteur de Milwaukee se montra assez pervers pour mystifier sa famille et ses ouailles.

Car, dans sa petite chapelle pentecôtiste de sa *Cream City* natale, il s'en passait, des choses pas claires. Pops – Jacob Poppenhagen – affirmait intercéder chaque soir avec Dieu en faveur des prostituées locales. Il alléguait les guérir du Mal qui les infectait depuis leur naissance, parce que leurs parents – ainsi qu'il le prétendait – dévièrent un jour du digne chemin de la Foi, en agissant de manière fautive. À tout le moins, s'en écartèrent-ils le temps de procréer. Manque de bol ou mauvaise synchro. Les voies hertziennes du Seigneur ne se modulaient pas.

Évidemment, c'eût été mentir que d'affirmer de manière péremptoire que toutes les *filles* qui œuvraient entre les lacs Supérieur et Michigan recevaient un bon traitement. Et qu'elles n'avaient pas pour vocation qu'on leur tendît la main. Ça n'était quand même pas un hasard si le blaireau figurait sur le blason du Wisconsin !

Avant de devenir pasteur, Pops travaillait comme gérant d'une concession automobile Chevrolet à Janesville, comté de Rock. À un petit jet de pierre de l'usine General Motors. Alors, à la tombée de la nuit, Pops grimpait dans son break *Caprice Classic Wagon* (un modèle Chevrolet de 1983) flambant neuf. Et il rôdait dans les rues de Milwaukee à la recherche d'âmes en peine. De préférence, celles qui possédaient des formes généreuses et paraissaient mineures, sans pour autant enfreindre la loi.

Il baratinait les filles à l'aide de versets réécrits – par lui – de la Bible, et s'arrêtait à leur hauteur le long des trottoirs défoncés de Greenfield Avenue, du côté ouest de Milwaukee.

Parfois, il en « raflait » trois ou quatre (c'était ses propres termes. Et ils intriguaient, dans sa bouche de pasteur, quand d'autres que lui, qui se livraient aussi à des activités nocturnes, parlaient plutôt de « recueillir » ou « prendre sous son aile » de futures ouailles).

Tout dépendait de la manière dont leur journée s'était déroulée. Si leur mac les avait dérouillées faute d'avoir ramené suffisamment d'oseille. Ou bien si l'un des clients s'était révélé indélicat. Comprendre : s'il avait agressé l'une d'entre elles ou dérobé la caisse du jour, choses qui constituaient à leurs yeux la véritable ligne rouge d'un quotidien miséreux.

Pops savait s'y prendre : vu de l'extérieur, son *break* familial possédait le décorum d'une fourgonnette sordide. Avec ses huit sièges drapés de velours, sa moquette généreuse qui tapissait l'intérieur des portières, son volant recouvert de